

COMPAGNIE
ROSEBUD



de Julien Gaillard et Frédéric Vossier

conception et mise en scène
Pascal Kirsch

Contacts

artistique : Pascal Kirsch / +33 (0)6 63 15 19 73 / pascal.kirsch@compagnierosebud.com
administration : Réjane Michel / +33 (0)6 03 24 26 18 / rejane.michel@compagnierosebud.com

GRAND PALAIS

de **Julien Gaillard et Frédéric Vossier**

conception et mise en scène

Pascal Kirsch

musique

Richard Comte

avec **Arthur Nauzyciel, Guillaume Costanza, Simon Bellouard et Richard Comte** (guitare et voix)

création lumières

Nicolas Ameil

costumes

Virginie Gervaise

regard chorégraphique

Thierry Thieû Niang

création et régie vidéo

Thomas Guiral

construction

Théo Jouffroy

régisseur général

Clément Séclin

ingénieur du son

Julien Podolak

conseil vocal

Pauline Leroy

administration - production

Réjane Michel

Production **Compagnie Rosebud** Coproductions **Théâtre National de Strasbourg, Théâtre National de Bretagne, Comédie - CDN de Reims, Comédie de Béthune - CDN Hauts-de-France, EMC - St Michel-sur-Orge**

Accueils en résidence **Théâtre de la Cité Internationale CNDC, Théâtre Ouvert, T2G-Théâtre de Gennevilliers, Les Tréteaux de France**

Soutiens **Fonds SACD Musique de Scène, SPEDIDAM** (La Spedidam est une société de perception et de distribution qui gère les droits des artistes interprètes en matière d'enregistrement, de diffusion et de réutilisation des prestations enregistrées.)

Le décor a été réalisé avec le soutien et dans les ateliers du **T2G-Théâtre de Gennevilliers, Centre Dramatique National**

La compagnie Rosebud est conventionnée par la **Direction Régionale des Affaires Culturelles d'Île-de-France**

Le texte de Grand Palais est publié aux éditions **Les Solitaires Intempestifs**

durée : **1h25**



création à La Comédie - CDN de Reims le 1er mars 2023



*Si tout temps est éternellement présent
tout temps est irrémédiable.*

T. S. Eliot, Quatre Quatuors

*La France consacre l'œuvre de Francis Bacon lors d'une
rétrospective au Grand Palais en 1971. George Dyer a été
l'amant du peintre. Il se suicide dans un hôtel parisien
deux jours avant l'inauguration de l'exposition.*

*“C'était bizarre de penser que le corps allait rester
dans cette chambre d'hôtel jusqu'au lendemain.”*

Terry Danziger Miles,
de la Marlborough Gallery
Témoignage

*“Il y a un tableau représentant Georg assis sur des
toilettes que la France avait acheté en 1968. C'est
sans doute pourquoi c'est le tableau devant lequel
le président Georg Pompidou s'est arrêté
longuement pendant l'inauguration au Grand Palais,
pour en parler.”*

Michael Peppiatt,
biographe et ami de Francis Bacon
Témoignage

*Comme un chien, dit-il, et c'était comme si la honte
devait lui survivre.*

Franz Kafka, Le Procès

Paris, le 26 octobre 1971, dix heures du soir.

Les invités attendent Francis au buffet organisé pour le vernissage de son exposition au Grand Palais. C'est la consécration ultime pour le peintre. Au moment de faire son entrée, il est submergé d'images, de pensées, de souvenirs. Ce tapis rouge à l'entrée de la brasserie, c'est le chemin de la grande victoire de son œuvre et de la plus grande défaite de sa vie. La veille, alors qu'il travaillait aux préparatifs de l'exposition, il a reçu un coup de téléphone du patron de l'hôtel où il loge avec son modèle et ex-amant. Le corps de George a été découvert, mort sur les toilettes dans la salle de bain de leur chambre. Une overdose d'alcool et de médicaments.

Alors que ceux qui sont dans la confiance essaient d'atténuer le choc en parlant d'accident, Francis est catégorique : il s'est donné la mort et rien ne le fera revenir.

Au seuil du restaurant, Francis s'arrête, dévoré par la culpabilité, comme par une meute de chiennes à ses trousses. George vient le hanter.

George avait beaucoup insisté pour l'accompagner à Paris. Ils ne vivaient plus ensemble mais il était le modèle de nombreux tableaux de l'exposition. Être son modèle était peut-être une raison de vivre pour lui qui n'avait ni travail, ni métier, ni talent particulier que ce physique de boxeur aux mains toujours propres, habillé de ces costumes élégants à la mode chez les truands de Londres. Mais pendant ce séjour à Paris, Francis n'est pas là, trop occupé au Grand Palais. George qui sort d'une cure de désintoxication fait la tournée des bars, offre des verres à des inconnus. Il ne comprend pas le français. Il est seul. De retour dans la chambre, il perd connaissance et meurt.

George est aussi seul et nu dans la chambre d'hôtel où il meurt que Francis est célèbre et apprêté dans la brasserie où l'on n'attend que lui. L'asymétrie entre eux deux est vertigineuse. Dans ce moment, comme durant leurs 7 années de vie commune. George vient d'un monde où l'art n'existe pas, où l'argent est le salaire de quelque larcin. Il passe sa courte vie, il est mort à 36 ans, entre la prison et les préparatifs de vols qu'il bricole. Francis est aussi à l'aise dans le monde de l'art que dans un bar de Soho. Sa vitalité et sa puissance créative donnent à son existence une intensité exceptionnelle et une capacité de résilience hors du commun. Presqu'à l'opposé, la vie de Georges est simple et nue, suspendue à une pulsion de mort à laquelle il s'abandonne, consciemment ou non.

Un dangereux cocktail de culpabilité, de domination

La mort de George Dyer dans l'hôtel parisien qu'ils occupent est l'issue d'une histoire d'amour tumultueuse. Ils s'étaient rencontrés une nuit, dans un de ces bars qu'aimait fréquenter Francis. Il aimait raconter qu'elle avait eu lieu lorsque George cambriolait son atelier.

George avait grandi dans un milieu très populaire de l'East End de Londres. Jusqu'à cette rencontre, il partageait sa vie entre les vols où il se faisait prendre et la prison où il préparait ses prochains coups. Devenu l'amant et le modèle d'un peintre célèbre, plus besoin de voler ou de chercher du travail. Francis pourvoit à tout. Mais George est mal à l'aise et gauche dans ce monde d'intellectuels, d'artistes, de critiques, proches de Bacon. Il n'a pas sa place dans la haute société et le monde sophistiqué de l'art auquel il ne connaît rien et ne s'intéresse pas. George devient très "dépendant" et frôle la mort plusieurs fois, jusqu'à ce que Francis perde patience et se lasse du modèle.

Un nouvel Orphée et Eurydice

Grand Palais est l'espace d'un dialogue d'outre-tombe entre Francis et George, comme un nouvel Orphée et Eurydice.

C'est comme si, de l'ombre et du remord, Francis ramenait l'image immortelle de George pour en faire œuvre. George, épinglé à la toile, vivant ses derniers gestes, ses dernières sensations : du bar où il se saoule, à l'hôtel qu'ils habitent, jusqu'à la salle de bain où sa vie le quitte.



Qui hante qui ?

Est-ce le modèle qui rêve le peintre ou le peintre le modèle ? On ne peut démêler qui est la figure originale de ce duo concertant. On ne peut décider si c'est le peintre ou le modèle qui constitue l'espace mental de la pièce. Mais on perçoit un espace commun fait de rimes, de motifs et de souvenirs communs. L'ensemble forme une sorte de dialogue "de sourd" qui fait étrangement sens : va-et-vient entre le monde des morts et des vivants, limbes aux frontières de la vie, du silence, où George parle seul et navré, où Francis glisse doucement.

« un peu pour la même raison qu'il n'existe qu'une planète dans telle orbite déterminée, il ne peut y avoir qu'un personnage original pour une œuvre d'imagination : deux personnages entreraient en contradiction jusqu'au chaos »

Hermann Melville

Les grandes figures de la peinture de Bacon sont toujours seules dans la toile. De l'aveux du peintre, il n'avait pas trouvé le moyen d'en réunir deux dans un même tableau. Gaillard et Vossier ont pactisé pour occuper un même espace littéraire, une même pièce, au risque de sombrer dans le chaos à faire coexister leurs deux écritures, incarnées en Francis pour Gaillard et en George pour Vossier. C'est la beauté singulière, le défi et la réussite de *Grand Palais*.

Grand Palais est une pièce bilingue où il faut abandonner toute tentation de traduire Vossier en Gaillard, ou Gaillard en Vossier. Mais en acceptant cet inconfort, ce sol ondoyant, j'espère "faire apparaître" - c'est bien tout le sens de la mise en scène à mon avis - un objet théâtral inouï et unique. C'est un bouleversant chant d'amour et de remords, au bord du chaos. Le geste manifeste de deux auteurs qui disparaissent dans une pièce qui n'est ni l'un, ni l'autre.

Par la voix de Francis, *Grand Palais* parle de l'acte même de création, du lien qui l'unit aux remords, à sa « créature ».

Par celle de George, c'est la vie à nue qui nous parle : un flux de sensations, de perceptions et puis c'est tout.



Un chant d'amour

Il s'agit, par la langue, d'atteindre le spectateur directement, d'attaquer son système nerveux, sans passer par le cerveau. Par les acteurs, la lumière, la scénographie et la musique. Une partition musicale

sous-tend le texte en s'appuyant sur les motifs, les boucles et les refrains qui traversent la pièce. La musique prolonge l'espace mental de Francis, saturé d'images, et le vide sidérant qui engloutit peu à peu George.

pour un quatuor

Arthur Nauzyciel incarne Francis, son désir, son rapport à la mort, mais aussi cette énergie vitale de l'artiste.

Guillaume Costanza incarne George, son chant de mort poignant de modèle piégé dans une image, avec cette langue qui se penche vertigineusement au-dessus du vide.

Les citations littéraires, qui traversent Francis, sont interprétées au chant par Richard Comte.

À partir des citations et des voix qui traversent Francis, nous avons composé une figure de "Sybille" qui l'accompagne, comme Virgile le fait avec Dante. Sybillin est incarné par Simon Bellouard. Pendant des intermèdes, il reprend les citations littéraires qui jalonnent la parole de Francis, pour les rendre reconnaissables, il les joue pour les faire résonner avec le cheminement intérieur de Francis.

Dans le poème de T.S. Eliot, *The Waste Land*, il y a cette figure très ancienne, énigmatique, dissimulée dans le poème : la Sybille. Elle peut lire l'avenir. Mais elle ouvre aussi les Enfers à Enée quand elle lui offre le rameau d'or. C'est par cette figure et cette invitation que j'ai souhaité commencer la pièce :

*Viens t'abriter à l'ombre de ce rocher rouge
Et je te montrerai quelque chose qui n'est
Ni ton ombre au matin marchant derrière toi,
Ni ton ombre le soir surgie à ta rencontre ;
Je te montrerai la peur dans une poignée de poussière.*



PROPOS RECUEILLIS DES AUTEURS

Famous et infâme

JULIEN

Aucun autre projet qu'écrire à partir de [...] ce peintre célèbre et de son amant voyou, retrouvé mort suicidé quelques jours avant l'inauguration de la grande exposition de 1971 à Paris.

FRÉDÉRIC

Deux extrémités, une inégalité : d'un côté, le rite de consécration ultime, de l'autre, un homme seul, en pleine pénombre, qui agonise dans les toilettes d'une chambre d'hôtel.

JULIEN

Un jour, Frédéric Vossier m'a dit :

– Tu fais Bacon, moi Dyer.

J'ai répondu :

– D'accord.

FRÉDÉRIC

Face à Bacon, il y a l'autre, l'infâme, l'invisible, George Dyer, l'homme de la rue, *white trash*, la muse pleine d'alcool, de sang et de sexe, que Bacon va justement sortir des ténèbres, pour le projeter dans la gloire de sa lumière aussi intense que déformante. Mais Dyer, capturé dans le champ magnétique de Bacon, va comme rester collé sur la toile, et disparaître.

JULIEN

J'ai essayé de traiter Bacon un peu comme un personnage tragique, à la grecque. Pas simplement parce qu'il lisait beaucoup Eschyle. Mais parce que je crois que les personnages des tragédies antiques ne sont pas simplement des héros du fait de leur appartenance à la légende et aux hautes sphères de la société mais surtout par leur capacité de résistance extraordinaire au malheur.

FRÉDÉRIC

Dyer mène une existence de spectre : au seuil de la société, dans le « *no man's land* à mi-chemin de la bohème et du trottoir » (Arendt), une zone d'errance et de survie... Quelle parole lui donner ? Celle d'un rôdeur, qui livre quelques perceptions, ici ou là, préférées dans un récit nu et nocturne, comme des petites poussées de vie, des images et des sensations, des restes perçants et rugueux, des appels... Parole douce et désolée de la pénombre, de celui qui n'a pas de place.

JULIEN

Au fil du texte, Bacon, le vivant, se décompose, alors que Dyer, le mort, se compose. Une figure se construit, une autre s'éclipse. Qui hallucine qui ?

POUR ALLER PLUS LOIN ...

discussion avec les auteurs, à bâtons rompus

(travail préparatoire aux répétitions)

FRÉDÉRIC

Il y a longtemps que je voulais raconter cette histoire entre Francis et George parce que je trouve que c'est une histoire terrible et passionnante, parce qu'on a là l'ensemble d'une relation qui est fondée sur l'inégalité : entre ce qu'il y a de plus *famous* dans l'histoire de l'art et de plus infâme.

Je pensais qu'il fallait raconter cette histoire. Je cherchais quelqu'un avec qui raconter cette histoire parce que je pense qu'il fallait être deux, pour être dans cette dualité. Il fallait cette altérité.

JULIEN

Bacon est intéressant comme personnage théâtral. C'était un alcoolique. C'est parfait l'alcoolisme pour le théâtre. Il avait un langage baroque, fleuri, orné, précieux, brutal. C'est un point de départ parfait pour écrire. Et puis c'est quelqu'un qui parle Bacon, c'est l'anti-Beckett. Il existe beaucoup d'entretiens de lui. C'est quelqu'un qui n'avait pas peur de parler, qui n'avait pas peur de se montrer ivre. Sa manière de parler correspond assez bien à sa peinture, je crois.

Ensuite je me suis posé la question de comment faire parler un peintre. Je voulais capter la pensée d'un personnage, son "courant de conscience" même si c'est procédé assez commun maintenant en littérature. Je me suis donc demandé : comment ça pense un peintre ? J'imaginai une sorte de film. Des images qui n'arrêtent pas de se caramboler les unes contre les autres. Je me suis demandé comment transcrire ça par l'écriture, ce carambolage de mots et d'images. Car un peintre, ça doit penser par image et pas simplement avec des mots. Je pensais aussi à Godard : "je vois d'abord une image et le langage vient après".

C'est pour ça que dans la partition de Francis les images apparaissent, parfois avant, parfois après les mots. Il y a un mélange de mots et d'images. Et le théâtre aujourd'hui a cette capacité technique de matérialiser des images sur un plateau.

FRÉDÉRIC

Bacon est un être baroque capable de jouer avec toutes les formes de rhétorique. C'est un homme de pensées, de réflexion. Il était très mondain aussi, une mondanité qu'il savait manipuler. C'était quelqu'un de très sophistiqué, de très complexe. Alors que George, je vais vers lui parce qu'au contraire, il est à la racine de la vie. La figure de George, c'est celle d'une existence réduite à ce qu'on pourrait appeler une vie nue. C'est un être des parages. Et je voulais l'inscrire dans une relation qui soit celle de la hantise : il y a l'espace de la parole de Francis, et cet espace est hanté par la figure de George. Son fantôme vient le hanter dans la quête de Francis d'une espèce de réparation qui n'arrivera pas. George est un être de sensation, un être de perception et ça ne va pas au-delà. Ce n'est pas moins dense, moins humain, au contraire. C'est un homme entre la bohème et le trottoir. Un être qui n'avait que ses sensations pour exister. Avec l'envie de mourir aussi, parce qu'il y a là une absence de sens sur le plan existentiel, qui le dévorait.

Il croise Bacon qui l'embarque dans son univers, dans son champ magnétique. Et dans ce champ magnétique, Francis finit par le dévorer : par l'épingler sur une toile. Et finalement George va y rester. D'une certaine manière, il y laisse sa peau. Il pouvait sauver sa peau avec Francis, et en même temps il y a laissé sa peau. C'est tragique.

Et comment trouver la langue, élaborer la langue qui va raconter cette vie nue, cette vie écorchée, cette vie d'un être qui a du mal à respirer, à aller au-delà de sa propre respiration de survie.

George, c'est un survivant. Il survit : il vient d'un milieu de grande pauvreté, des bas-fonds, une famille de délinquants. C'est un petit délinquant qui rate, un délinquant raté, même pas un grand délinquant. Et cette figure me passionne : il y a une grandeur là-dedans.

JULIEN

La parole de Bacon est très habillée, maquillée, costumée. Il joue en permanence avec des masques et par moment seulement, on peut apercevoir son visage au milieu de ce tournoiement de citations, d'images, de paroles. Dans cet excès de grandes phrases de littérature, à quel endroit il est nu, Francis ?

FRÉDÉRIC

George est réduit à ne pouvoir dialoguer qu'avec lui-même. Ce dialogue, c'est le dernier rempart contre la désolation. C'est une expérience de la solitude. Il est entre la désolation et la solitude. La solitude, ce serait la capacité à se supporter soi-même et à dialoguer avec soi-même. Et puis la désolation, c'est quand l'autre en soi a disparu.

JULIEN

Le personnage de Bacon démarre plein. Je le vois comme un sac, un sac de grain qu'on perce au début. Et puis il se vide. Il se décompose. Le vivant se décompose alors que le mort - George - se compose.

FRÉDÉRIC

George ne peut être que fantasmatique, car il n'y a pas de biographie de lui. C'est un fantôme dans l'histoire de Bacon.



EXTRAIT DU TEXTE

GRAND PALAIS de Julien Gaillard et Frédéric Vossier

5. Le jardin (2)

Francis

[Ludwig Grünwald, *Maladies de la bouche* (planche en couleurs)] « Les dahlias dorment dans le silence vide. » [*The dahlias sleep in the empty silence*] Bien sûr. Lorsque j'ai ouvert la porte, le réceptionniste m'a tout de suite indiqué l'escalier. Un malheur. – Il est arrivé, Monsieur, un malheur. Je le savais. Cela planait autour de moi. Je le sentais, sur le point de fondre. Comme un rapace. Ou la foudre. Tout était en place. [Jean Renoir, *La Chienne* (scène du meurtre)] En posant le pied sur la première marche, le jardin (l'après-midi que nous avons passé dans ce jardin) m'a traversé la tête. Puis s'est ouvert en éventail, devant mes yeux, et m'a aveuglé malgré la clarté (l'implacable clarté) de la cage d'escalier. Parmi les volutes pourpres de la tapisserie, des buissons de dahlias bougent dans le vent. La marque de tes pieds mouillés sur le parquet de notre chambre scintille dans les reflets vernissés du garde-corps. Le bleu d'octobre meurt dans la lucarne. Et les craquements du lit, la nuit (quand nous nous étreignons), s'éveillent sous mes pas, comme un envol de perdrix hors des fourrés. (Les chiennes ont hurlé. (La chasse a commencé.) « Vous ne les voyez pas – moi je les vois. ») L'odeur épaisse de ta chair se mêle à celle, baignée de sperme, des draps fraîchement lavés. La manière que tu avais de ne plus me regarder, une fois la chambre quittée, faisait encore partie de ton regard. – Merde, merde, merde, George. Espèce de con. Espèce de con ! Espèce de con !! [Jean Renoir, *La Chienne* (scène du meurtre)] Tu ris, assis dans un large fauteuil de rotin, ton verre à la main. (Une blague, idiote. Comme faisait-elle, déjà ?...) « La vie n'est rien qu'une ombre qui

marche. » [*Life's but a walking shadow*] Bien sûr. « Demain, et puis demain, et puis demain » [*Tomorrow, and tomorrow, and tomorrow*] « jusqu'à la dernière syllabe dans la bouche du temps » [*To the last syllable of recorded time*]. [Ludwig Grünwald, *Maladies de la bouche* (planche en couleurs)] Bien sûr. La lutte, au ralenti, est une étreinte. Un ciel de miel où la foudre s'engluie. – Merde, merde, merde. [Muybridge, « Men wrestling » (*The Human figure in motion*, plate 68)]

George, ricanant :

Crever.
« Mon amour »
Allons-y.
Allons crever.
Allons.
Là-bas.
Allons où tu veux.
Allons boire et crever.
Oui.
Maintenant.
Jardin.
« Mon amour »
Allons crever là-bas.
Allons.
Crever « mon amour ».
Temps. Gestes. Apaisement.
Qu'est-ce que tu fais ?
Hey ?
C'est quoi, ce regard ?
Non...
Arrête...
Temps.
Tu m'as appelé ?

Oh ?
Qu'est-ce que tu fais ?
Hein ?
Stop !
Francis ?
Temps.
Je ne suis pas un chien.
Tu m'appelles ?
Comment tu m'as appelé ?
Qu'est-ce que tu dis ?
Temps.
Qu'est-ce que tu as dit ?
Qui sont ces gens ?
Crevier maintenant.
Je ne sais pas quoi dire.
Je ne sais pas quoi faire.
J'ai peur.
Oui.
J'ai peur.
Je bois.
Dahlias.
C'est ça ?
Partout ?
Qu'est-ce que je peux dire ? Je dois rester assis.
J'aime ces fleurs.
Ok, dahlias.
Ma tête est un dahlia ?
La tête...
Qu'est-ce que je fais de ma tête ? Qu'est-ce que je fais de mes mains ?
Sont-elles propres ?
Mes jambes.
Me dis pas ce que je dois faire. Me regarde pas.
Arrête (...)



ÉLÉMENTS DE CHRONOLOGIE

1963 Francis rencontre George dans un bar de Soho. Ils deviennent amants. A cette époque, Francis peint beaucoup de portraits, cherchant à capter, certes, l'apparence, mais surtout la façon dont il a été touché par ses modèles. C'est ainsi qu'il ne peint plus que des êtres qui lui sont chers. George devient le modèle privilégié de très nombreux tableaux et restera la figure la plus représentée dans toute son œuvre.

Durant leurs années de vie commune, ils se rendent parfois chez un couple d'amis qui vivent dans un cottage à la campagne. Ils s'y rendent en train, puis les amis viennent les prendre à la gare.

1964 Francis peint le [triptyque. 3 personnages dans une pièce](#). Sur le panneau de gauche George est nu sur un W.C.

1965 Francis est fasciné par la tragédie grecque qui lui inspire de nombreuses images. Il décide de faire un séjour en Grèce pour visiter les principaux sites antiques. Il fait ce voyage avec George. C'est là que celui-ci commet (selon l'expression anglaise) sa première tentative de suicide.

1969 Le tableau, [triptyque. 3 personnages dans une pièce](#) est acheté par la France et est exposé lors de l'exposition au Grand Palais. C'est devant ce tableau que Georges Pompidou s'arrête lors du vernissage pour entendre l'artiste parler de son travail.

1971 La France organise une grande exposition au Grand Palais consacrée à la peinture de Francis Bacon.

Depuis quelques mois, Francis et George ne vivent plus ensemble. Francis continue de subvenir aux besoins de George. George se sentant abandonné fait des esclandres : il fracture la porte de la maison de Francis avant de tout détruire dans son atelier, puis dénonce Francis à la police qui aura un procès pour détention de cannabis. L'affaire fera les gros titres de tabloïds.

George insiste pour venir à Paris avec Francis. Francis accepte, à condition que George fasse une cure de désintoxication d'alcool avant le voyage.

1971 Pendant les 3 jours précédant le vernissage de l'exposition, Francis est entièrement occupé aux préparatifs de l'exposition. Il a pris une chambre à l'hôtel des Saint-Pères qu'il partage avec George.

George, qui ne connaît pas un mot de français, écume les bars à Paris où il fait quelques scandales et offre beaucoup de tournées grâce à l'argent que lui donne Francis.

1971 Dans la nuit du 24 au 25 octobre, George meurt dans la salle de bain d'une chambre de l'hôtel des Saint-Pères d'une overdose d'alcool et de médicaments.

Lundi 25 octobre au matin, le patron de l'hôtel des Saint-Pères appelle Francis pour lui annoncer la mort de George.

Francis quitte les préparatifs de l'exposition et se rend à l'hôtel en taxi. Arrivé sur place, il monte les escaliers jusqu'à leur chambre commune. C'est là qu'il découvre le corps de George laissé *"comme un vêtement sale, dans les W-C. d'une chambre d'hôtel"*.

Pour ne pas faire éclater de scandale avant l'inauguration, on tente de garder secrète la mort de George. Cela ne durera pas plus de quelques heures avant que la nouvelle ne se répande rapidement.

Mardi 26 octobre : à 11h00, Francis est à l'inauguration au Grand Palais. À 22h00, il est au repas d'inauguration au Train Bleu (Gare de Lyon)

En novembre/décembre Francis peint le [triptyque. à la mémoire de George Dyer](#). Il peindra encore de nombreux portraits de George dont :

1972 Francis peint le [triptyque. août 1972](#)

1973 Francis peint le [triptyque. mai- juin 1973](#)

COMPAGNIE ROSEBUD : EXTRAITS DE PRESSE

« De spectacle en spectacle, Pascal Kirsch, nous offre un profond théâtre du vacillement. Celui d'un individu, d'un couple, d'une communauté. En arrière-fond de Solaris, le metteur en scène cite Lacan : « Sûrement, la science-fiction tourne autour du pot de l'inconscient collectif. » C'était le cas du premier spectacle que j'ai vu de lui (à la Générale) au début des années 2000, Tombée du jour, un voyage au bout de la nuit insomnique d'un service de gériatrie, avec, déjà, Tarkovski pour témoin. Pascal Kirsch allait bientôt fonder une première compagnie en tandem avec l'actrice Bénédicte Le Lamer (dont le père jouait dans Tombée du jour). Ils allaient partager différentes aventures (passant par Nijinsky ou Woyzeck) dont celle, mémorable (vu à l'Echangeur de Bagnolet), de Et hommes et pas adapté du roman d'Elio Vittorini Uomini e no, un titre signifiant « exactement que nous, les hommes, pouvons aussi être des non-hommes », expliquait l'auteur, phrase qui fait écho à Solaris. Puis Pascal Kirsch devait animer un lieu, Naxos-Bobine, dans un sous-sol du XI^e arrondissement avant de fonder une nouvelle compagnie Rosebud (remember Citizen Kane) et de mettre en scène pour la première fois en langue française le poème dramatique de Hans Henny Jahnn, Pauvreté, Richesse, Homme et Bête, une soirée magique pour un auteur rare (...) »

MEDIAPART, Jean-Pierre Thibaudat, le 2 mars 2021

« En faisant découvrir ce texte, Pascal Kirsch fait acte de justice. Mais pas seulement. Il se révèle l'un des hommes de théâtre les plus fins, les plus justes. Rarement, un metteur en scène aura su faire entendre avec une telle intensité, une telle pureté un texte aussi riche, aussi dense, aussi complexe. Alternant, dans une fidélité parfaite à Hans Henny Jahnn, les moments de théâtre et ceux du récit, il entraîne avec une évidence stupéfiante les spectateurs dans les arcanes de cette œuvre tenant du conte, des mythes et légendes du Grand Nord, du poème épique (...) »

La Croix, Didier Méreuze, le 6 octobre 2015

« Ce que le travail de Pascal Kirsch présente au spectateur, c'est ainsi l'écoute de langues étranges parce que théâtrales, de voix que, d'abord, on ne reconnaît pas et qui résonnent à nos oreilles comme un rappel de l'altérité qui hante notre propre parole. À l'écart d'un théâtre qui se complaît dans un lissage de la parole et qui fait de Narcisse son héros, c'est Écho qui est à l'honneur ici (...) »

Théâtre/Public, Chloé Larmet, le 1 juin 2018

« Chez Kirsch l'expression vocale ne se limite pas à vouloir redonner le signifié de la parole, mais devient plutôt un « corps musical » apparemment abstrait qui produit d'autres corps plus concrets (comme le corps humain par exemple). De cette manière, dans sa mise en scène la voix devient un geste poétique (...) »

L'INSENSÉ, Evelise Mendes, le 19 juillet 2017

BIOGRAPHIES

JULIEN GAILLARD – AUTEUR

Né en 1978, Julien Gaillard est auteur dramatique, poète, acteur et metteur en scène. Après un bref passage à l'École nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris, il devient comédien et travaille, entre autres, sous la direction de Christian Boltanski, d'Éloi Recoing et du compositeur Franck Krawczyk. Après avoir réalisé plusieurs maquettes de spectacles (sur Rimbaud, Mallarmé et Sarah Kane), il décide en 2010 de se consacrer exclusivement à l'écriture. Ses textes se situent à la croisée du théâtre et de la poésie, dans cette zone indéterminée où le récit, la prose et les vers ne cessent d'être en quête d'un dialogue possible avec la temporalité propre du théâtre.

En 2011, son premier texte théâtral, *Transits / Lacunes* est créé par Anne Sicco (compagnie L'Œil du silence) à l'espace Appia (Cahors). Puis, repris et transformé lors d'une École pratique des auteurs de théâtre, il est mis en espace à Théâtre Ouvert par Simon Delétang en 2012. En 2013, ce texte, sous un nouveau titre *Seule(s)*, est mis en ondes sur France Culture par Laure Egoroff dans le cadre leur partenariat avec Théâtre Ouvert, « La radio sur un plateau ». Il est publié la même année aux éditions Quartett sous le titre *Nita*.

En 2015, il est auteur intervenant à Théâtre Ouvert ainsi qu'à l'Institut international de la marionnette de Charleville. Dans le cadre des enseignements de cet institut, il écrit *Noces* (théâtre d'ombres) pour la dixième promotion des élèves marionnettistes. En décembre 2015, *Noces* est mis en scène par les élèves sous la direction de Fabrizio Montecchi (compagnie Teatro Gioco Vita).

Au mois de juin 2016, il est l'un des auteurs invités par le Théâtre l'Échangeur de Bagnolet lors des États singuliers de l'écriture dramatique et y présente une version oratorio de *Loin du naufrage*, texte publié en 2015. Depuis 2016, il est auteur en compagnonnage auprès de la compagnie Kiss my Kunst dirigée par Simon Delétang. Il écrit pour lui la dernière partie de son spectacle *Tarkovski*, le corps du poète créé en septembre 2017 au Théâtre national de Strasbourg. En 2016 paraît un recueil de poésie, *Été 15*

aux éditions Hochroth, mis en ondes sur France Culture par Laure Egoroff avec son texte *La Maison*. Ses textes théâtraux sont publiés aux éditions Quartett.

FRÉDÉRIC VOSSIER – AUTEUR

Né en 1968 à Saint-Martin de Ré (Charente-Maritime), est docteur en philosophie politique (thèse sur le concept de totalitarisme chez Hannah ARENDT). Il enseigne la dramaturgie au Conservatoire National de Région à Poitiers, le français et la philosophie dans un lycée et assure les fonctions de dramaturge auprès de Jean-Pierre BERTHOMIER, directeur artistique du Théâtre des Agités (compagnie conventionnée avec la DRAC Poitou-Charentes). Il écrit pour la philosophie (Hannah ARENDT, Michel FOUCAULT, Karl MARX) et l'art contemporain (catalogues d'exposition, ouvrages d'art, revues).

Il est auteur de plusieurs textes de théâtre :

Bedroom Eyes (Éditions Espaces 34, 2006), repéré et lu en public par Philippe MINYANA au Théâtre Dijon-Bourgogne en 2002, *Jours de France - Hidden House* (Les Solitaires intempestifs, 2005), lu en public au théâtre des Célestins de Lyon et au Théâtre des 2 Rives en 2005, *C'est ma maison* (Théâtre Ouvert, 2005), qui a fait l'objet d'une mise en chantier par Robert CANTARELLA à Théâtre Ouvert en 2006, *Mannekijn* (Quartett, 2008), La trilogie des ombres composée de *La forêt où nous pleurons* (Quartett, 2008), *Bois sacré* suivi de *Passer par les hauteurs* (Quartett, 2009). Ils ont été créés entre autres par Sébastien Derrey, Jean-François Auguste, Cyril Teste, Jacques Vincey. Tommy Milliot a remporté le Prix Impatience 2016 avec le texte *Lotissement* (éditions Quartett). *Madeleine Louarn* a créé dans le cadre du Festival d'Avignon Ludwig, un roi sur la lune (éditions Les Solitaires Intempestifs). En janvier 2019, Maëlle Dequiedt a créé au Théâtre de la Cité Internationale Pupilla avec l'actrice Laure Werckmann.

Il est également l'auteur de postfaces accompagnant les œuvres de Christophe PELLET : *Erich von Stroheim* (L'Arche Éditeur, 2005) et de Michaël GLÜCK : *Oranges* (Éditions Espaces 34, 2006).

PASCAL KIRSCH - CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE

*Formé comme comédien au conservatoire de Tours puis à l'école Parenthèses de Lucien Marchal, Pascal Kirsch joue d'abord sous la direction de Marc François. Très vite, il se place de l'autre côté du plateau et assiste les metteurs en scène Bruno Bayen, Thierry Bedard et Claude Régy. Il monte son premier spectacle, en 2001, *Le Chant de la Meute* à partir de textes de Büchner et de Celan. En 2003, il fonde au Mans, avec Bénédicte Le Lamer, la compagnie pEqUOd qu'il dirige jusqu'en 2010, créant entre autres *Tombée du jour*, *Mensch* et *Et hommes et pas*. Pascal Kirsch dirige ensuite *Naxos-Bobine*, un lieu pluridisciplinaire à Paris. De 2014 à 2016, il fait partie du Collectif des quatre chemins, terrain d'expérimentation et de laboratoire hors production initié par le Centre dramatique national La Commune d'Aubervilliers. En 2015, il met en scène le poème dramatique de Hans Henny Jahnn *Pauvreté, Richesse, Homme et Bête*. Il intervient dans des écoles - Théâtre national de Bretagne à Rennes, Comédie de Saint-Etienne, Ensad de Montpellier, École du Théâtre du Nord et l'Ensad de Paris dont il a signé la mise en scène de sortie de promotion en 2016 - *Gratte-Ciel* de Sonia Chiambretto. Il met en scène en juillet 2017 dans le cadre de la 71e édition du Festival d'Avignon *La Princesse Maleine* de Maurice Maeterlinck. En 2020, il crée *Solaris* adapté du roman de Stanislas Lem au Théâtre des Quartiers d'Ivry puis à la MC2 de Grenoble. En septembre 2021, il crée *THE RIME* d'après *Le dit du vieux marin* de S.T. Coleridge dans le cadre de "l'été culturel" organisé par la DRAC Île-de-France.*

RICHARD COMTE - COMPOSITION, GUITARE ET ÉLECTRONIQUE

Guitariste improvisateur actif sur la scène des musiques nouvelles, alternatives et improvisées européennes depuis 2005. Sans barrière esthétique, il explore de nouvelles formes musicales allant de la conception jusqu'à la production de tous ses enregistrements. Dans son travail en solo, il propose une vision résolument contemporaine de la guitare qu'il prépare, augmente, dont il traite et diffuse le son à l'aide de plusieurs amplificateurs pour construire des architectures sonores, délimiter des espaces et tracer des paysages abstraits. Membre actif et fondateur de Hippy Diktat, Vegan Dallas, Roue Libre ou AUM grand ensemble au sein des collectifs Parisiens COAX et 11H11, il a joué avec Simon H Fell, Mark Sanders, Alex Ward, Jasper Stadhouders, Onno Govaert, Isabel Sorling, Lauri Hyvärinen, Jean Sébastien Mariage, Léo Dupleix, Alan Silva, Makoto Sato, Jim Black, Itaru Oki et Kris Davis. Il participe à plusieurs créations de musique contemporaine et interprète des pièces d' Eliane Radigue avec l'Oncem (Occam Ocean), de Juan Pablo Carreno (la Digitale), de Fausto Romitelli (Trash TV Trans) et de Michael Pisaro avec l'ensemble Aum et Dedalus. Il travaille également le texte et la voix avec le poète sonore Sébastien Lespinasse ou avec le duo PoulainJar, au théâtre avec le metteur en scène Pascal Kirsch et pour la danse contemporaine avec la compagnie Meta. Depuis 2006, dans un souci d'indépendance et de maîtrise de la chaîne de la production musicale, il produit tous ses enregistrements et travaille pour différents artistes et labels Européens et Américains. Il est le fondateur du label NUNC, dédié aux musiques libres, plate-forme éditoriale déjà riche de 25 parutions.

ARTHUR NAUZYCIEL – ACTEUR

Metteur en scène et acteur. Il a dirigé le CDN d'Orléans de 2007 à 2016 et il est directeur du Théâtre National de Bretagne depuis 2017.

*Après des études d'arts plastiques et de cinéma, il entre en 1987 à l'école du Théâtre national de Chaillot dirigée par Antoine Vitez. D'abord acteur sous la direction de Jean-Marie Villégier, Alain Françon, Éric Vigner, ou Tsai Ming Liang, il crée ses premières mises en scène au CDDB-Théâtre de Lorient, *Le Malade imaginaire* ou *Le Silence de Molière* d'après Molière et *Giovanni Macchia* (1999) et *Oh Les Beaux Jours* de Samuel Beckett (2003), présenté à l'Odéon-Théâtre de l'Europe et Buenos Aires.*

*Suivront, en France : *Place des Héros* qui marque l'entrée de Thomas Bernhard à la Comédie-Française (2004) ; *Ordet (La Parole)* de Kaj Munk au Festival d'Avignon (2008) ; *Jan Karski (Mon nom est une fiction)* d'après le roman de Yannick Haenel au Festival d'Avignon (2011), qui a reçu le prix Georg-Lerminier du Syndicat de la critique ; *Faim* de Knut Hamsun (2011) ; *La Mouette* de Tchekhov (2012) dans la Cour d'honneur du Palais des papes au Festival d'Avignon ; *Kaddish* d'Allen Ginsberg (2013) avec la complicité d'Étienne Daho. En 2015, il crée *Splendid's* de Jean Genet, avec des comédiens américains et la voix de Jeanne Moreau, et qu'il a recréé en 2020 pendant le confinement.*

*Il travaille régulièrement aux États-Unis, et crée à Atlanta 2 pièces de Bernard-Marie Koltès : *Black Battles with Dogs* (2001) puis *Roberto Zucco* (2004), et à Boston, pour l'A.R.T., *Abigail's Party* de Mike Leigh (2007) et *Julius Caesar* de Shakespeare (2008). À l'étranger, il crée des spectacles repris ensuite en France ou dans des festivals internationaux. À Dublin, *L'Image* de Beckett (2006) avec Damien Jalet et Anne Brochet, Lou Doillon puis Julie Moulier ; au Théâtre National d'Islande, *Le Musée de la mer* de Marie Darrieussecq (2009) ; au Théâtre National de Norvège, *Abigail's Party* de Mike Leigh (2012) ; au Mini teater de Ljubljana en Slovénie, *Les Larmes amères* de Petra von Kant de Rainer Werner Fassbinder (2015) ; au National Theater Company of Korea (NTCK), *L'Empire des lumières* de Kim Young-ha (2016).*

*Il travaille également pour la danse et l'opéra : il met en scène *Red Waters* (2011), opéra de Lady & Bird (Keren Ann et Barði Jóhannsson), met en*

*espace *Une tragédie florentine* (2018) d'Alexander Zemlinsky à l'Abbaye de Royaumont et *Le Papillon Noir* (2018), opéra composé par Yann Robin et Yannick Haenel. Aux côtés de Sidi Larbi Cherkaoui, il participe à la création de *Play* (2010) avec la danseuse Shantala Shivalingappa.*

*En 2018, il crée sa première mise en scène en résidence au TNB : *La Dame aux camélias* d'après le roman et la pièce de théâtre d'Alexandre Dumas fils. Au cours de cette même saison, il collabore avec les chorégraphes Sidi Larbi Cherkaoui et Colin Dunne pour la création de *Session* (2019), en résidence au TNB.*

*Également acteur, il est dirigé par Pascal Rambert pour 2 textes en 2015 et 2017 : *De mes propres mains* et *L'Art du Théâtre*, présentés au Théâtre des Bouffes du Nord, au Théâtre du Rond-Point, à Paris, et au TNB en mars 2019. Cette collaboration se poursuit avec *Architecture*, créé en ouverture du Festival d'Avignon 2019 et reprise au TNB la saison passée ; *Love's End*, version coréenne de *Clôture de l'amour* de Pascal Rambert, qu'Arthur Nauzyciel crée à Séoul en 2019 avec les acteurs principaux de *L'Empire des lumières* – ces 2 créations coréennes seront présentées en diptyque en 2021/2022 ; et enfin *Mes frères* qu'il met en scène et interprète, une création présentée à La Colline – théâtre national, puis à Rennes en ouverture du Festival TNB.*

*Arthur Nauzyciel participe également en septembre 2020 à la reprise de *La Ruée* de Boris Charmatz à la MC93, créé pour clôturer le Festival TNB 2018 dont les textes sont issus d'*Histoire mondiale de la France*, ouvrage collectif dirigé par Patrick Boucheron.*

GUILLAUME COSTANZA – ACTEUR

Il commence ses études théâtrales en 2010 au Conservatoire d'Art Dramatique de Marseille, dans les classes de Pilar Anthony et Jean-Pierre Raffaelli. En 2013, il intègre l'Ecole Nationale Supérieure d'Art Dramatique de Montpellier, sous les directions successives de Richard Mitou, Ariel Garcia-Valdès et Gildas Milin. Il y travaille avec différents metteurs en scène, parmi lesquels Julie Deliquet, Pascal Kirsch, Cyril Teste, Guillaume Vincent ou encore Bérangère Vantusso. En 2016, dans le cadre de sa sortie d'école, il est un des interprètes de 4x11, un projet imaginé par Gildas Milin et créé au festival Printemps des Comédiens de Montpellier, puis au Théâtre de La Commune - CDN d'Aubervilliers. Il y travaille sous la direction d'Alain Françon, Robert Cantarella, Jean-Pierre Baro et Gildas Milin. En parallèle, il tourne dans plusieurs téléfilms, notamment La promesse du feu réalisé par Christian Faure. En 2017, il joue dans le premier long métrage de Mathieu Sapin, Le Poulain, où il incarne un conseiller politique au côté d'Alexandra Lamy. Cette même année, il enregistre deux livres audio aux Éditions Thélème (Walden de Henry David Thoreau et La terre est ma demeure de Thich Nhat Hahn). Il joue également dans Les restes, un spectacle écrit et mis en scène par Charly Breton et présenté au festival Printemps des Comédiens de Montpellier. En 2018, il rencontre Arthur Nauzyciel et joue dans La Dame aux camélias, première création du metteur en scène au Théâtre National de Bretagne. L'année suivante, il joue sous la direction d'Angélica Liddell dans Histoire de la folie à l'âge classique - Le nerf du crapaud. Il poursuit également son travail avec Charly Breton autour du projet Sous l'orme, un monologue écrit à son adresse par ce dernier et qui fera l'objet d'une création à l'automne 2020. Cette même année, il retrouve Arthur Nauzyciel et participe à la création de Mes frères, de Pascal Rambert, au Théâtre de La Colline et au Théâtre National de Bretagne.

SIMON BELLOUARD – ACTEUR

Il est diplômé de l'école régionale d'acteurs de Cannes. Au théâtre, il joue régulièrement dans les spectacles de Frédéric Sonntag, Jean-Pierre Baro, Didier Galas... Il a joué dans Meeting Massera sous la direction de Jean-Pierre Vincent. En 2022 il a joué dans le spectacle The Future de Constanza Macras. Il a également collaboré avec les chorégraphes Carolyn Carlson et Juha Marsalo. Au cinéma il a joué dans 5 men and a caravaggio de Xiaolu Guo, Les anarchistes de Elie Wajeman... Pour la télévision, en 2019, il a joué sous la direction de Julien Despaux dans Paris Police 1900 ainsi que sous la direction de Sam Azulys dans My Little China Girl.

photos © Géraldine Aresteanu

<https://compagnierosebud.com/>